

FACES OF EUROPE

Des filles se souviennent et de leurs grands-mères,
prisonnières du camp de concentration de Ravensbrück

Direction: Jeanine Bochat (Comité International de Ravensbrück), Dr. Insa Eschebach (Mémorial de Ravensbrück)
Coordination: Rüdiger Hahn, Šárka Kadlecová
Conseil artistique: Kateřina Kočková
Communication internationale: Rüdiger Hahn, Šárka Kadlecová, Kateřina Kočková
Graphique et composition: Stefan Osciarka
Correction: Guido Bochat, Anne Cordier, Dr. Insa Eschebach, Rüdiger Hahn, Aleksandra Holubowicz, Kateřina Kočková, Natalia Timofeewa, Pavel Kahotski
Imprimé: Osthavelland-Druck Velten GmbH i.L. (brochure), SMART MEDIA SYSTEM s.r.o. Prague (portraits)
Traduction: Interlingua servis Prague

© Gedenkstätte Ravensbrück | Stiftung Brandenburgische Gedenkstätten 2020



MGRSupporté par:



Prêt de photographie: Jeanine Bochat, Bente Børsum, Jevgenije Ivanovna Bojko, Marie France Cabeza-Marnet, Margarita Català, Anne Cordier, Vera Dehle-Thälmann, Agnes Dessing, Siegrid Fahrecker, Gabriela Havlůjová, Šárka Kadlecová, Kateřina Kočková, Péter Kunsági, Ambra Laurenzi, Françoise Marchelidon, Vera Modjower, Stella Nikiforowa, Hanna Nowakowska, Barbara Piotrowska, Bärbel Schindler-Saefkow, Vanda Straka Vrhovnik, Natalia Timofeewa, Rosel Vardera Jonas, Dominique Villard-Gamage

PRÉFACE

Visages d'Europe.

Des filles se souviennent et de leurs grands-mères, prisonnières du camp de concentration de Ravensbrück

75 ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, seuls quelques rares témoins vivent encore. Ce sont désormais les filles, fils, petits-fils et petites-filles qui s'occupent du legs laissé par leurs parents et grands-parents. Les anciennes détenues du camp de concentration pour femmes ont également passé le flambeau des nombreux souvenirs aux mains de la deuxième et troisième génération au sein du Comité international pour Ravensbrück, fondé en 1965.

Cet échange générationnel a lieu à un moment où l'Europe est confrontée à une nouvelle vague de nationalisme, de nouvelles lignes de démarcation et une délimitation des frontières inquiétantes et rendant la compréhension plus difficile entre les peuples. Face à cela, le Comité international pour Ravensbrück et le lieu de mémoire de Ravensbrück veulent s'orienter vers des points communs de l'histoire, tels que les persécutions de l'époque du national-socialisme, et proposer un dialogue entre les peuples européens. Environ 120 000 femmes ont été emprisonnées à Ravensbrück. Pour celles ayant été persécutées pour des raisons raciales et politiques, il n'y avait aucune place en Europe selon les idéaux du national-socialisme – à Ravensbrück existait ainsi une « autre Europe ». Le processus de compréhension européenne est une réponse aux souffrances de la Seconde Guerre mondiale. Le comité, qui se réunit jusqu'à aujourd'hui une fois par an dans une ville européenne, a été récompensé en 1987 par l'ONU en tant que « messenger de la paix ».

Depuis sa fondation, des survivantes du camp de concentration de Ravensbrück ou leurs filles, un fils et de nombreux petits-enfants sont représentés dans le comité. Les survivantes, qui y sont encore activement représentées, étaient des enfants ayant été déportées à Ravensbrück avec leurs mères. L'idée d'une exposition commune au comité et au lieu de mémoire est née pendant la rencontre annuelle en mai 2019 à Gorizia, en Italie : sont affichés de grands portraits des mères et des grands-mères des membres actuels du comité issus de treize pays. Les images de Rosa Kugelman et Anna Burger, qui ont perdu la vie pendant leur emprisonnement, datent de l'époque d'avant leur enfermement. Les autres portraits viennent de la fin

des années 40 et du début des années 50 du 20ème siècle. Les filles, un fils ou les petits-enfants commentent ces photographies. Pourquoi des clichés de ces femmes datant d'après-guerre ? Les adolescents de nos jours ont fait la connaissance des survivants des camps du national-socialisme avant tout en tant que personnes agréables, âgées, leur donnant des informations sur leur persécution dans des écoles et les lieux de mémoire des camps de concentration. Les photos de la libération des camps, sur lesquelles on voit des prisonniers généralement amaigris et dans des habits rayés – et les cheveux rasés, sont connues. Les femmes étaient privées de leur dignité dans les camps. Elles percevaient toutes surtout le fait de leur couper les cheveux comme un grand choc et une perte de féminité. Les photos des camps de concentration et d'extermination montrent aujourd'hui le point absolu le plus bas de la civilisation. Le fait qu'après la libération les survivantes aient cherché un nouveau départ – généralement après leur retour dans leur environnement d'origine, qui ne s'intéressait guère à l'histoire ou après une émigration dans un nouveau pays – n'est montré par aucune photo connue.

En Europe de l'Est, la Wehrmacht a rasé des villes et des villages. Les personnes qui ont survécu à Ravensbrück sont revenues dans un monde détruit. La détention en camp de concentration représentait au début un chapitre fini de la vie, dont on ne parlait quasiment pas. Les filles et les femmes essayaient de laisser si possible rapidement derrière elles leurs expériences extrêmes en commençant une vie nouvelle et normale. Beaucoup se sont mariées. De ce point de vue, les photos sous forme de portraits qu'ont fait faire ces femmes plusieurs années après la libération, peuvent être vues comme un signe de victoire. Nous avons réussi! Les traces de la souffrance vécue ne sont presque plus visibles, nous sommes passées à une autre époque.

« Je suis née à nouveau, je me lève d'entre les morts, je laisse les souffrances derrière moi (...), je dors normalement, je mange du pain, je bois de l'eau à pleines gorgées et la nuit j'ai des rêves durs sur le camp de Ravensbrück, qui m'a volé ma jeunesse, » cite Hanna Nowakowska en répétant ce que disait sa mère Janina, qui est revenue dans Varsovie détruite. Les photographies témoignent moins de ces rêves durs et des problèmes de la vie dans l'après-guerre – on peut en lire plus dans les textes des enfants et des petits-enfants de ces femmes, que nous joignons aux photos dans nos brochures : de nombreuses mères et grands-mères ont mené après le retour dans leur patrie une vie pleine de travail difficile et de privations. « Bien que j'aurais aimé étudier, j'ai commencé à travailler une semaine après mon retour. Je devais

m'occuper de ma mère et de ma plus petite sœur, » écrit Šárka Kadlecová au sujet de sa grand-mère tchèque. « Nous avons dû repartir de zéro, nous n'avions plus rien », se rappelle Barbara Piotrowska, qui fut déportée avec sa mère de Varsovie à Ravensbrück: « Ma mère travaillait et devait affronter de gros problèmes. Elle a pourtant créé les conditions pour que je puisse étudier et fonder une famille. »

Certaines filles mentionnent aussi les douleurs psychiques qu'avaient leurs mères, comme, par exemple, la Slovène Vanda Straka Vrhovnik : en tant qu'enfant il lui semblait que sa mère était « une femme incroyablement triste », qui « ne riait qu'exceptionnellement. (...) Elle était émotionnellement épuisée après toutes les souffrances qu'elle avait dû endurer. » Et Natalia Timofeeva nous dit au sujet de Sofija Iwanowna Schkatula qu'elle devait, tout comme les autres, surmonter par la force de la volonté et atténuer intérieurement « sa colère et sa rancœur ».

Mais, hormis les souvenirs sur les souffrances endurées, « Ravensbrück » signifiait pour de nombreuses survivantes également quelque chose d'autre : nombreuses étaient celles qui avaient connu dans le camp de concentration pour femmes, dans lequel étaient emprisonnées des ressortissantes de plus de 30 pays, des femmes exceptionnelles, de nouvelles façons de penser et, surtout, de la solidarité. Les amitiés ont été maintenues malgré les frontières terrestres. C'est sur leur base qu'a pu être constitué le Comité pour Ravensbrück. Une « Europe amicale » était une évidence pour ces femmes. Nombre d'entre elles se sont engagées politiquement dans l'après-guerre, ont lutté pour la justice sociale et les droits des femmes. « Celui qui a une autre opinion que toi peut être meilleur que toi » nous dit Margarita Catalová en citant ce que lui disait sa mère espagnole Neus Catala Pallejà. Et Anne Cordier note que sa mère française « n'a jamais élevé ses enfants dans la haine des Allemands. »

On peut voir dans le cadre de l'exposition des portraits d'anciennes détenues du camp de concentration pour femmes de Ravensbrück originaires de République tchèque, de Norvège, d'Italie, de Hongrie, de France, d'Espagne, d'Autriche, d'Allemagne, de Russie, de Pologne, d'Ukraine, des Pays-Bas et de Slovénie. Nous citons ainsi les noms actuels de ces pays. Mais, en réalité, ces pays n'ont pas tous existé sous cette forme pendant tout ce long 20ème siècle, ce pourquoi il n'a pas toujours été simple de présenter la nationalité de ces femmes. Citons ici deux exemples : Rosa Kugelman est née en

1904 à Smarhon près de Vilnius, qui faisait alors partie de la Russie, puis à partir de 1918 de l'Union soviétique, après 1921 de la Pologne, après la fin de la Seconde Guerre mondiale à nouveau de l'Union soviétique et, depuis 1991, de la Biélorussie. Pavla Cedilnik est née en 1925 à Gamelnje près de Ljubljana. A cette époque cette commune appartenait au Royaume de Yougoslavie qui devint après 1945 une république populaire. Depuis 1991, cet endroit se trouve en Slovénie. Nous avons donc décidé d'afficher à côté des noms des personnes représentées uniquement leur lieu de naissance. Les noms actuels des pays sont joints aux noms des auteurs des textes regroupés ici.

L'exposition sera inaugurée le dimanche 19 avril 2020 dans le lieu de mémoire de Ravensbrück à l'occasion du 75ème anniversaire de la libération de ce camp de concentration pour femmes. Elle est conçue en tant qu'exposition itinérante et sera présentée à partir de l'automne 2020 dans diverses capitales européennes. Cette exposition servira de forum pour divers formats éducatifs et de discussion concernant les thèmes de la persécution nationale-socialiste et de l'Europe.

Nos remerciements sincères vont aux membres du Comité international pour Ravensbrück pour nous avoir fourni les photos de leurs mères et grands-mères ainsi que pour les commentaires écrits se rapportant aux photos. Nous remercions l'équipe internationale responsable de l'exposition – Šárka Kadlecová, Kateřina Kočková et Stefan Osciátka de Prague, Jeanine Bochat de Bad Schandau, ainsi que Rüdiger Hahn et Britta Pawelka, le lieu de mémoire de Ravensbrück – pour leur superbe travail sur la composition de l'exposition. Nous remercions l'agence Interlingua de Prague pour les excellentes traductions de ce projet en six langues. Pour finir, nous remercions le commissaire à la culture et aux médias de la République fédérale d'Allemagne et du Land de Brandebourg pour le généreux soutien financier apporté à cette exposition.

Dr. Insa Eschebach

*Directrice du lieu de mémoire de Ravensbrück
Fondation Brandenburgische Gedenkstätten*

Ambra Laurenzi

*Présidente du Comité international pour
Ravensbrück*

AENNE SAEFKOW
née Thiebes



née le 12 octobre 1902 à Düsseldorf,
morte le 4 août 1962
mars – avril 1945 à Ravensbrück

Ma mère est née fille du menuisier itinérant Wilhelm Thiebes et de sa femme Elisabeth couturière Thiebes le 12.10.1902 à Düsseldorf. Dans son enfance déjà, Aenne était active politiquement, elle est devenue membre du KPD et a déménagé en 1927 à Berlin. En 1928, sa fille Edith est née. Ma mère a travaillé à partir de 1933 dans des petits groupes clandestins contre les nazis, elle a rencontré mon père, le mécanicien Anton Saefkow, en 1941. Ils se sont mariés et en 1943 leur fille Bärbel est venue au monde. Mon père avait édifié un réseau de résistance avec d'autres. Ma mère aidait, servait de courrier et participait à de nombreuses réunions. L'organisation a été victime de la Gestapo et mon père a dû payer de sa vie son travail clandestin ainsi que 100 autres de ses camarades. Ma mère, qui avait été également arrêtée, est arrivée après de nombreux séjours dans des prisons à Ravensbrück en mars 1945. Lors de son arrivée dans le camp de concentration, elle a été choquée par les conditions qui y régnaient, mais, d'un autre côté, elle a eu de l'espoir pour l'avenir suite à ses rencontres avec des antifascistes venant de nombreux pays européens.

Bien qu'elle ait été médicalement affaiblie des suites de sa détention et qu'elle ait dû s'occuper seule de deux enfants, ma mère a fait

partie après mai 1945 des activistes pour une nouvelle société. Elle s'est engagée dans le cadre du travail social et est devenue maire dans des arrondissements berlinois. Son engagement exceptionnel a entraîné la naissance d'un lieu de souvenirs à Ravensbrück, où je suis allée avec elle depuis mon enfance pour des actions de commémoration et ait pu faire la connaissance des ses camarades allemandes et étrangères. J'essaie de continuer ses efforts pour l'objectif : « Plus jamais aucun Ravensbrück ! »

Bärbel Schindler-Saefkow
Allemagne
Fille de madame Aenne Saefkow

« LE 13 MAI 1945, JE SUIS PARTIE AVEC PAULA (UNE CAMARADE DE RAVENSBRÜCK) POUR BUCH. JE VOUS AI VUES ET JE T'AI APPELÉE: "BÄRBEL", MAIS TU NE M'AS PAS ENTENDUE. MAIS L'OREILLE PLUS AVERTIE D'EDITH A RECONNU LA VOIX DE SA MÈRE. [...] "BÄRBEL, NOTRE MAMAN EST ICI"! CE FUT UNE SUPERBE SENSATION; CELLE D'AVOIR OBTENU LA CERTITUDE QUE VOUS VOUS RAPPELIEZ ENCORE DE MOI. »

ANGELA CABEZA



Née le 28 décembre 1915
à Magaz de Cepeda (près de Léon),
décédée le 21 décembre 1992
18 mai 1944 – 1945 à Ravensbrück

Elle est née en Espagne et a vécu plus tard en France. Du fait de son origine ouvrière, elle était fière de sa révolte et était engagée dans le mouvement des jeunes communistes. Déjà très jeune, elle avait intégré des mouvements progressistes antifascistes (aide rouge, union des jeunes filles en France, organisations syndicales...). Elle est ensuite devenue membre de l'organisation de résistance « Front national » avec le grade de sergent. Durant l'occupation du territoire français par les Allemands, elle a participé à des réunions clandestines, a distribué des tracts et des magazines et a eu d'autres activités interdites.

Le 23 mars 1941, après une dénonciation, elle a été arrêtée par la police française et condamnée à deux ans de prison. Au lieu de la libération attendue, elle a été plus tard déportée dans le camp national-socialiste indescriptible de Ravensbrück, dont elle ne parlait jamais avec nous et qu'elle nous avait interdit de visiter.

Elle y arrive le 18 mai 1944. Dès lors elle n'est, tout comme ses camarades, qu'un « Stück », une pièce, qui a le numéro 39144. Elle doit l'apprendre par cœur en allemand pour ne pas être battue lors de l'appel. Elle connaît l'humiliation, la déshumanisation et la peur, mais aussi la solidarité et la dignité dans

la honte. Elle y accomplit des travaux épuisants, est affectée au transport de pierres pour la construction de routes.

Elle a été plus tard transférée dans l'annexe du camp de concentration de Flossenbourg Zwodau. En mars 1945, tandis que les unités soviétiques se rapprochaient, elle a été envoyée à Grastlitz, puis retour, à pied. Elle travaillait pour l'entreprise Siemens, qui utilisait des déportés pour la fabrication d'armes au prix le plus bas possible. Ma mère a été souvent punie, car elle sabotait le travail sur des composantes mécaniques et retardait la production.

Elle a été libérée par l'Armée rouge le 8 mai, est arrivée à Paris le 19 mai 1945. Il semblait que son retour gênait sa famille. Personne n'osait lui dire qu'on avait aussi souffert en France. La Fédération nationale des déportés s'est occupée d'elle. Elle est partie dans un sanatorium de Haute-Savoie pour se rétablir et s'adapter socialement.

Elle a gardé le contact avec ses amis de l'époque de sa déportation. Elle a participé de-ci de-là à des réunions et manifestations.

*Marie-France Cabeza Marnet
France
Fille d'Angela Cabeza*

*« MA MÈRE EST RESTÉE
ACTIVE, SOLIDAIRE
ET MILITANTE MÊME
APRÈS LA GUERRE. ELLE
A CONTINUÉ À SE BATTRE
POUR LA LIBERTÉ DES
PEUPLES ET A SURTOUT
TRANSMIS À SES FILLES
LE GOÛT DE SE BATTRE
SANS CESSER CONTRE LES
INÉGALITÉS, LE RACISME,
LE SEXISME, POUR
LA LIBERTÉ ET BIEN
D'AUTRES VALEURS. »*

DEZSŐNÉ SZILÁGYI

née Rózsa Nagy



Née le 23 juillet 1922 à Budapest,
décédée le 22 septembre 2016
1943 – avril 1945 à Ravensbrück

Le 23 octobre 1944, ma mère a dû se présenter sur le terrain « Kisok » à Budapest. De là, elle a été transférée à Szigetmonostor pour creuser des tranchées. En novembre, elle est passée à la briqueterie d'Óbuda puis à Hegyeshalom. A Hegyeshalom lui est arrivé son « laissez-passer », à l'aide duquel elle a pu revenir à Budapest. Là elle a été déportée en train à Ravensbrück.

Parmi ma famille ont été placées dans le transport pour Ravensbrück ma mère, ma tante et ma grand-mère. Elles ont été acheminées dans des wagons à bestiaux sans toilettes et, par conséquent, avec les excréments humains. Le voyage a duré trois jours. Rózsa Fehérvári, ma grand-mère, née en 1896, a été tuée trois jours après l'arrivée à Ravensbrück. La plus grande tragédie était que ma grand-mère avait 48 ans et que, pourtant, l'obligation de monter dans le train ne s'appliquait que jusqu'à l'âge de 45 ans. Mais elle savait déjà que ses deux filles Rózsa et Marianna devaient être emmenées à la mort jusqu'à Ravensbrück, et c'est pourquoi elle est partie avec elles et est morte en martyre. Marianna est morte à Mauthausen un jour avant la libération.

Seule ma maman Rózsa est restée en vie. Elle a été libérée le 5 mai 1945 à Mauthausen. Elle pesait 28 kilos. Elle est arrivée à Budapest le 8 juin. Même alors elle était encore dans un très mauvais état physique. La cause de toutes ces tragédies a été un antisémitisme meurtrier.

Péter Kunsági
Hongrie
Fils de Madame Dezsőné Szilágyi

« RAVENSBRÜCK EST
LA TRAGÉDIE DE NOTRE
FAMILLE ET LA CONSCIENCE
DE L'ALLEMAGNE ET
DE LA HONGRIE D'ALORS. »

DENISE
ROUSSEAU-VILLARDE



Née le 30 janvier 1920
à Nogent-sur-Marne (près de Paris)
3 mai 1944 – 1er mai 1945
à Ravensbrück

« Rechlin, c'était l'horreur. Rechlin, la tombe de mes codétenues », a écrit Denise Rousseau-Villard en parlant de l'annexe de Ravensbrück de ce camp de concentration dans le livre « Kommandos de femmes » publié par Christian Bernadac (Paris, 1973). Et j'ai trouvé une information sur ce commando de Rechlin dans le livre « La Grande Misère » écrit par sa proche camarade Maisie Renault. Ma mère n'a jamais été capable de décrire toute seule les conditions régnant à Rechlin. Elle disait seulement : « C'était l'horreur. » J'ai lu ce livre à 13 ans et j'ai compris. Par la suite, je n'ai plus pu lire aucun autre livre sur Ravensbrück pendant les 25 années suivantes.

*Dominique Villard-Gamage
France
Fille de madame
Denise Rousseau-Villarde*

« RECHLIN, C'ÉTAIT
L'HORREUR. RECHLIN,
LA TOMBE DE MES
CODÉTENUES. »

ANNA BURGER

née Lasser



Née le 4 juin 1913 à Klosterneuburg
(Basse-Autriche),
décédée le 2 décembre 1943
6 mai 1941 – 2 décembre 1943
à Ravensbrück

Ma grand-mère, Anna Burger, avait cinq enfants, ils vivaient dans des conditions de grande pauvreté. Elle était souvent contrainte de voler et de mendier pour vivre, néanmoins même ce peu de choses ne suffisait presque pas. Elle a volé lors d'une sombre nuit, des couvertures pour ses enfants. Elle fut surprise et démasquée, et fut arrêtée en 1940. Elle fut condamnée à un an de prison. Après avoir purgé sa peine, elle fut déportée dans le camp de concentration de Ravensbrück avec la mention « retour indésirable ».

Ma grand-mère a été emprisonnée à Ravensbrück du 6 mai 1941 au 2 décembre 1943, où, à seulement 30 ans, elle a perdu la vie suite à une injection létale. Je n'ai des souvenirs de ma grand-mère qu'avec des photographies et des récits de ma mère et suite à de longues recherches.

Le camp de concentration de Ravensbrück n'a représenté pour ma grand-mère que des souffrances de tous genres et elle y a perdu la vie, avec la conscience d'avoir laissé cinq enfants livrés à eux-mêmes. Pour ma mère, le camp de concentration de Ravensbrück était l'endroit qui lui a pris sa mère et son enfance. Ma mère a dit en 2016 : « quand je suis dans cet endroit où était ma mère, je sens que je vais dans ses traces... »

Pour moi, le camp de concentration de Ravensbrück signifie plusieurs choses. On peut y sentir de la tristesse, de la douleur, mais aussi de la joie. C'est un endroit qui m'a pris ma grand-mère. Elle m'a justement manqué en tant qu'enfant et adolescente, bien que je n'ai jamais eu l'occasion de la connaître. Mais j'ai aussi connu à Ravensbrück des amies pleines d'amour. Quand je pénètre dans le camp de concentration de Ravensbrück, je m'imagine que je suis en visite chez ma grand-mère.

Siegrid Fahrecker

Autriche

Petite-fille de Madame Anna Burger

*« MA GRAND-MÈRE
ÉTAIT UNE FEMME
TRÈS COURAGEUSE
ET AUDACIEUSE. »*

BARBARA HIRSCH
née Wentz



Née le 6 octobre 1919
à Gramatneusiedl/Marienthal
(Basse-Autriche),
décédée le 15 janvier 1996
janvier 1945 – 28 avril 1945
à Ravensbrück

Ma mère a participé à la résistance dans le cadre de l'Union de la jeunesse communiste. En 1940, elle a été arrêtée suite à la découverte de son groupe et condamnée à deux ans de prison. Puis elle a été mise en détention. Etre mise en détention signifiait à cette époque déportation dans un camp de concentration. Elle a été déportée dans le camp de concentration d'Auschwitz avec la mention « retour indésirable ». Par la suite, elle a été transférée pendant un certain temps dans le camp d'extermination de Brzezinka. Elle y a été enfermée jusqu'en janvier 45. Puis elle a été envoyée pour sa première marche de la mort, destination Ravensbrück. Elle a dû passer un certain temps dans le camp d'Uckermark.

Pendant sa deuxième marche de la mort en avril 45, elle a pu s'enfuir dans une forêt avec quatre autres camarades. Puis elle s'est dirigée vers Vienne, la plupart du temps à pied. Elles pouvaient faire les trajets courts en train ou en charrette.

Elle n'a jamais regretté la voie qu'elle avait empruntée. Elle a toujours été consciente des conséquences pouvant survenir si son activité dans la résistance était dévoilée. Quand on parlait de son arrestation, c'était toujours décrit avec humour : « la Gestapo est venue à sept heures du matin. Hormis moi, il y avait ma

mère, mes deux sœurs et ma grand-mère. Ces messieurs ont fouillé notre maison, mais ma grand-mère, quelque peu égarée, qui n'était qu'en dessous, les a retardés. Elle était justement aux toilettes ce matin et considérait comme incroyablement impertinent que des représentants du sexe fort l'interrompent dans son activité avec autant d'insolence et elle leur a rendu la vie bien dure. Ma sœur cadette a pu pendant ce temps déchirer et supprimer tous les tracts dans les toilettes situées à l'arrière. »Ma mère a toujours énormément souhaité transmettre aux générations suivantes la conscience de ce qui a permis ces actes barbares : la haine, la peur et les comportements non solidaires. Aucun espace pour le fascisme signifie, entre autres, s'engager pour la paix et lutter pour elle.

Nous n'en avons jamais parlé dans ce sens. Mais si je peux ici interpréter ses pensées, je dirais que Ravensbrück a été pour elle un lieu de souvenirs, mais surtout, également un legs pour les générations futures, bien qu'elle n'y ait passé qu'un fragment de la durée totale pour laquelle elle a été internée.

Vera Modjawer
Autriche
Fille de Madame Barbara Hirsch

*« JE ME SUIS BATTUE POUR
MOI. PAS POUR MA FAMILLE
OU POUR QUELQU'UN
D'AUTRE. JE NE VOULAIS PAS
VIVRE DANS CE RÉGIME ! »*

ERNA LUGEBIEL

née Voley



née le 24 août 1898 à Berlin,
décédée le 17 novembre 1984
novembre 1944 – avril 1945
à Ravensbrück

Erna est née en 1898 à Berlin en tant qu'Erna Voley. Elle a appris le métier de couturière et s'est mariée à dix-sept ans. Un an plus tard, sa fille Ingrid est venue au monde. Elle n'était pas engagée politiquement et elle aidait ses camarades juives par solidarité et compassion.

Après son divorce en 1935, Erna Lugebiel a dû suffire seule à ses besoins, plus tard elle a été enrôlée au service de la Wehrmacht en tant que téléphoniste. Au début des années quarante, elle est entrée en contact avec le groupe de résistance communiste « Kampfbund » et soutenait les personnes persécutées avec de l'argent et en leur fournissant un hébergement. Après son arrestation en juillet 1943, elle a passé un an en détention provisoire à Berlin. Son procès s'est achevé par un acquittement. Pourtant, elle a été transportée en 1944 à Ravensbrück. Elle y est entrée en contact avec des membres détenues du KPD, ainsi qu'avec Katharina Jakob et Martha Pauck. L'aide que lui ont apporté ces détenues et d'autres a été pour elle l'un des souvenirs les plus importants de Ravensbrück. Dans les années quatre-vingt est né auprès du public en République fédérale d'Allemagne un intérêt grandissant concernant l'histoire du national-socialisme ainsi que

les personnes ayant résisté. Erna Lugebiel a été interviewée, il y a eu des ouvrages publiés, une exposition de même la diffusion d'un programme à la télévision sur sa vie et son témoignage sur le national-socialisme et la résistance. En 1983 a été publié un recueil de souvenirs, dans lequel Erna Lugebiel a aussi participé sous l'intitulé « La camaraderie était la chose la plus importante pour moi ».

Elle a participé en 1981 à une initiative sur l'histoire politique lancée par Gertrud Müller et l'Association du camp de Ravensbrück en Allemagne de l'Ouest. Rester en contact avec les autres survivantes de Ravensbrück a été un souhait très important d'Erna Lugebiel pendant toute sa vie. On peut aussi trouver sa signature sur une carte postale d'une rencontre commémorant leur libération commune. Cette rencontre a eu lieu le 30 avril 1959 à Berlin-Est. A côté de son nom se trouvent aussi ceux de Madame Emma Handke, Rosa Thälmann, Maria Wiedmaier, Trude Neuhof de Berlin-Ouest et de sa fille Ingrid Rabe, ainsi que de sa petite-fille.

*Jeanine Bochat
Allemagne
Petite-fille de Madame Erna Lugebiel*

*« LA CAMARADERIE
ÉTAIT LA CHOSE LA PLUS
IMPORTANTE POUR MOI.
CE N'EST QUE GRÂCE
À ELLE QUE NOUS AVONS
PU SURVIVRE ET NOUS
VOULONS LA PRÉSERVER
TANT QUE NOUS SERONS
EN VIE ! »*

KÄTHE JONAS



Née le 12 juillet 1902 à Dörnigheim
(près de Francfort),
décédée le 25 janvier 1977
22 août 1944 – 28 avril 1945
à Ravensbrück

Käthe Jonas est née à Dörnigheim, dans le district de Hanau, dans une famille ouvrière. Elle était membre active du Parti communiste allemand. Elle a été candidate sur la liste du KPD pour le conseil municipal de la commune de Hanau et le parlement communal de Dörnigheim lors des élections communales de mars 1933.

Après l'incendie du Reichstag en février 1933, Käthe a été arrêtée et emprisonnée dans la prison pour femmes de Francfort- Preungesheim dans le cadre des premières arrestations de masse. Elle a été remise en liberté après un mois.

En février 1935, elle a été à nouveau arrêtée. Elle avait pris part à une action de distribution de tracts du KPD illégal, dans la région de Hanau. La cour provinciale supérieure de Kassel a condamné Käthe pour préparation d'actes de trahison à trois ans de prison de haute sécurité. Elle a été enfermée jusqu'en février 1938.

La tentative d'attentat contre Hitler le 20 juillet 1944 a déclenché une vague d'arrestations, à l'aide de laquelle les opposants au régime nazi devaient être définitivement éliminés. En tant que fonctionnaire et représentante élue du KPD, Käthe a été arrêtée une fois de plus le 22 août 1944 et transportée dans le

camp de concentration pour femmes de Ravensbrück. Le 28 avril 1945, ils l'ont chassée du camp pour une marche de la mort.

Après 1945, Käthe Jonas a fondé avec d'autres survivantes l'Association du camp de Ravensbrück en République fédérale d'Allemagne, dont elle a été la première présidente.

Rosel Vadehra-Jonas
Allemagne
Fille de madame Käthe Jonas

« NOUS AVONS
COMBATTU LA GUERRE
ET LE FASCISME... »

LISE BØRSUM
née Milly Elise Alnæs



née le 18 septembre 1908 à Oslo,
décédée le 29 août 1985
juin 1943 – 07 avril 1945
à Ravensbrück

Après le début de la guerre, Lise a rapidement rejoint la résistance. La maison de la famille Børsum est devenue en octobre 1942 un centre de sauvetage des Juifs norvégiens. On y organisait des concerts d'artistes juifs. Puis Lise Børsum est devenue membre d'un réseau mettant en place un transport de réfugiés dans la Suède neutre. Dans la nuit du 28 avril 1943, les époux Børsum furent arrêtés. Lise Børsum a été emprisonnée dans la prison de Grini à Oslo du 27 avril au 13 juin 1943. Par la suite, elle fut envoyée dans le camp de concentration de Ravensbrück. Le numéro de détenue 20807 lui fut attribué. Il n'y avait que 102 prisonnières norvégiennes dans le camp. Elles pouvaient parfois recevoir des colis de nourriture de la part de la Croix rouge. Mais Lise avait été enregistrée en tant que détenue dans le cadre du programme Nacht und Nebel, elle devait donc être en isolement total et ne devait recevoir ni lettres ni colis. Les codétenues norvégiennes lui donnaient parfois de la nourriture reçue dans les colis de la Croix rouge suédoise.

C'est au bord de la mort que le sauvetage survint sous la forme des « autobus blancs » envoyés par la Croix rouge suédoise pour emmener les détenues scandinaves chez elles avant que n'éclate le chaos d'avril 1945.

En 1946, elle a publié le livre « Fange i Ravensbrück » (« Prisonnière à Ravensbrück »), dans lequel elle décrivait, entre autres, les tortures lors des interrogatoires. Son courage et sa sobre description de ces moments firent sensation. Le livre est sorti en quatre éditions en deux ans. Il y a eu d'autres livres plus tard, le dernier en 2007 à l'initiative de sa fille Bente (qui a aussi dramatisé un monologue sur la base du livre et l'a eu dans son répertoire de nombreuses années en tant qu'actrice). Le livre a été récompensé en tant qu'un des dix livres les plus importants sur la guerre en Norvège.

En 1947, elle a travaillé de manière active au sein du Fonds national d'aide aux victimes de la guerre, qu'elle a dirigé de 1966 jusqu'à son départ en retraite. Elle a aussi été membre de la Commission internationale contre le régime concentrationnaire, et ce à partir de sa création en 1950. Elle a visité Ravensbrück une fois après la guerre, mais a été en contact avec plusieurs codétenues pendant de nombreuses années. Elle a acheté un piano avec le dédommagement financier reçu pour le temps passé en prison.

Bente Børsum
Norvège
Fille de Madame Lise Børsum

*« LE TEMPS PASSÉ
EN DÉTENTION
A APPROFONDI EN LISE
BØRSUM SON EMPATHIE
ENVERS LES AUTRES,
CEUX QUI AVAIENT DES
CICATRICES SUR LE CORPS
ET DANS L'ÂME. ELLE N'ÉTAIT
PAS CONVENTIONNELLE,
ÉTAIT COURAGEUSE
ET NE REFUSAIT SON AIDE
À PERSONNE »*

MARIE CORDIER
née Girard



née le 16 octobre 1923 à Sceaux
(près de Paris),
décédée le 2 février 1999
23 août 1944 – 29 avril 1945
à Ravensbrück

A la fin de l'année 1942, alors que toute la France était occupée par les Allemands, ma mère a décidé à 19 ans de rejoindre le réseau de résistance Centurie et l'Organisation civile et militaire des jeunes en tant que courrier : envoi de provisions, aide aux insurgés, aux prisonniers politiques et à leurs familles, recherche des disparus. Le 31 juillet 1944, elle a été trahie par un des membres du réseau, arrêtée par la Gestapo, torturée et transférée le 15 août 1944 au départ de Pantin par le dernier train ayant emmené des déportés de la région parisienne. Elle a réussi à jeter un papier du train lors du départ vers l'Allemagne et ce papier a été plus tard retrouvé par un inconnu qui l'a transmis à sa mère à Paris, dans la rue Pierre Nicole.

« Chers parents bien-aimés, je suis encore dans un état relativement bon et n'ai qu'un amour, l'amour de ma France et de ceux qui ont fait de moi une bonne Française. Merci, merci, je vous aime. Merci à celui qui s'est occupé de moi, je lui ai partiellement rendu ce qu'il avait fait de bon pour moi. Je vous aime, ayez confiance, je serai bientôt avec vous, faites-moi confiance et croyez-en-moi. Maryton »

(son surnom dans la famille)

Le 23 août 1944, arrivée à Ravensbrück : 57 000 matricules en tout. Puis en septembre à Torgau. Mais elle refusait de travailler pour les Allemands. C'est ainsi qu'elle a été transportée dans le camp pénitentiaire de Königsberg et y a été touchée par le typhus. Puis elle fut ramenée à Ravensbrück le 20 novembre.

Le 29 avril 1945, elle a été libérée par la Croix rouge suédoise, elle souffrait d'avitaminose, d'une pleurésie et d'un gros œdème. Elle a d'abord été soignée en Suède et est revenue en France le 10 juillet 1945. Quand sa pleurésie est revenue en novembre, elle est allée se soigner dans un sanatorium de Haute-Savoie. En 1947, elle a épousé Bernard Cordier et ils ont eu trois enfants et huit petits-enfants.

Ma mère n'est jamais retournée à Ravensbrück et n'a jamais élevé ses enfants dans la haine des Allemands.

Anne Cordier
France
Fille de Madame Marie Sylvie Cordier

*« MA MÈRE ÉTAIT
EXIGEANTE, ELLE SE BATAIT
CONTRE L'INJUSTICE,
ELLE ÉTAIT GÉNÉREUSE,
GAULLISTE CONVAINCUE,
AIMANT SA FAMILLE,
SES PETITS-ENFANTS,
ELLE AIMAIT LES FLEURS
ET ÉTAIT UNE TRÈS BONNE
CUISINIÈRE. »*

MARTA STACHOWICZ

née Łucyk



née le 5 octobre 1900 à Lvov,
décédée le 25 décembre 1971
octobre 1944 – avril 1945
à Ravensbrück

Lors de l'insurrection de Varsovie, les Allemands occupaient sans cesse de nouveaux quartiers, la population civile fut chassée sans pouvoir partir avec ses biens, les immeubles ont été détruits. Les habitants de Varsovie (y compris ma mère, moi-même et mon père) ont été regroupés dans le camp de transit « Dulag 121 ». Nous y sommes restés plusieurs jours, au cours desquels les Allemands ont choisi des gens pour les transports. Après quelques jours de voyage, les hommes de notre transport sont arrivés dans le camp de concentration de Neuengamme. Mon père y a perdu la vie dès le 8.12.1944. Les femmes avec les enfants ont été amenées à Ravensbrück et nous avons été placées dans une grande tente. Le séjour y était terrible, toutes avaient peur de la séparation. Puis ils nous ont envoyées avec un grand groupe de femmes et d'enfants travailler dans l'agriculture et, ensuite, dans une briqueterie et une fabrique de sucre, où les mères travaillaient durement et étaient battues.

A la fin de la guerre en 1945, lors de la marche de la mort, ma mère a fait preuve d'un grand courage et d'une grande force et a trouvé une poussette dans laquelle elle m'a transportée, parce que je ne pouvais pas marcher. Fin avril 1945, l'armée américaine nous a libérées. Après la fin de la guerre, nous sommes restées sur le territoire allemand dans des

centres édifiés par les Américains pour prendre soin des victimes de guerre. Nous sommes revenues en Pologne en juillet 1946 après avoir reçu un message officiel confirmant la mort de mon père.

Je me rappelle de ma mère comme d'une femme incroyablement courageuse, audacieuse, forte psychiquement, mais aussi très triste. Nous avons survécu à notre séjour dans le camp de concentration de Ravensbrück, à notre itinérance et à la marche de la mort uniquement grâce à la forte volonté de ma mère, qui n'est pas tombée dans le désespoir, mais croyait en la liberté et en la protection divine.

Tous les événements de la guerre ont été tragiques pour ma mère – elle a perdu son mari et ses biens et a dû s'occuper seule de sa fille. Le retour en Pologne a été amer. Varsovie n'était que ruines. Nous avons dû recommencer une vie en partant de zéro, nous n'avions plus rien. La famille éloignée et les amis de mon père nous ont aidées. Ma mère travaillait et affrontait d'énormes problèmes. Pourtant, elle a créé pour moi des conditions me permettant d'étudier et de fonder une famille. Elle ne voulait pas revenir dans ses souvenirs de l'époque de la guerre.

*Barbara Piotrowska
Pologne
Fille de Madame Marta Stachowicz*

« QUAND LES ALLEMANDS ONT OCCUPÉ VARSOVIE, LA VIE NORMALE A PRIS FIN. CHAQUE JOUR, MA MÈRE ATTENDAIT AVEC ANGOISSE QUE MON PÈRE RENTRE DU TRAVAIL. ELLE ME TENAIT, MOI SA PETITE FILLE, ET DISAIT : IL VA REVENIR, C'EST SÛR, NOUS NE RESTERONS PAS TOUTES SEULES. »

MILOSLAVA KALIBOVÁ



née le 29 décembre 1922 à Lidice,
décédée le 27 décembre 2019
14 juin 1942 – 28 avril 1945
à Ravensbrück

Míla Kalibová a été déportée à Ravensbrück à l'âge de dix-neuf ans avec sa mère Anna et sa plus jeune sœur Jaroslava et les autres 193 femmes de Lidice. Ce village avait été choisi par la Gestapo en tant que lieu de représailles du régime nazi pour se venger de l'attentat contre le protecteur du Reich, Reinhard Heydrich attentat, qu'avaient réalisé avec succès les résistants tchécoslovaques Gabčík et Kubiš. Les hommes du village furent exécutés sur place et certains enfants choisis pour germanisation, mais la plupart furent assassinés. Le village fut pillé, incendié et rasé.

Les trois femmes Suchánková ont passé trois ans à Ravensbrück. Le 28.4.1945, elles sont parties avec les autres pour la marche de la mort. Elles sont parties à pied dans les conditions sauvages de la fin de la guerre, dormaient là où c'était possible, se nourrissaient de ce qu'elles trouvaient et faisaient chaque jour trente kilomètres environ. Elles formèrent plus tard un groupe tchécoslovaque avec des prisonniers hommes venant de Sachsenhausen. Finalement, elles arrivèrent à Neu Brandenburg. C'est le 1er juin qu'elles sont revenues en Tchécoslovaquie. Quand elles ont franchi la frontière à Cínovec, ce sont des soldats qui les ont accueillies et des larmes coulaient sur leurs joues en chantant l'hymne national.

Ce n'est qu'alors que les femmes de Lidice ont appris le destin de leurs proches et du village rasé.

Ma grand-mère était très intelligente, humble et active. Elle s'est consacrée jusqu'à un âge avancé aux activités dans son jardin, dans son foyer, elle s'intéressait aux événements du monde, faisait des exercices, aimait passer du temps au soleil et à l'air frais. Elle était très disciplinée dans tout ce qu'elle faisait. J'avais l'impression qu'elle prenait la vie comme elle venait, avec joie. C'est une inspiration pour moi.

Je pense que Ravensbrück a été un endroit l'ayant influencée pendant toute sa vie. Elle a survécu trois ans dans des conditions horribles et dans l'enfermement. Elle y a trouvé des amies d'autres pays. Après la guerre, elle est rentrée chez elle, où il n'y avait plus rien. Bien qu'elle aurait aimé étudier à l'université, elle a commencé un travail une semaine après son retour. Elle devait faire vivre sa mère et sa sœur cadette. Elle est devenue plus tard membre du Comité international de Ravensbrück et a participé de manière active au maintien de la mémoire sur l'histoire de Lidice.

Šárka Kadlecová
République tchèque
Petite-fille de Miroslava Kalibová

*« ELLE AVAIT UNE FORTE
VOLONTÉ DE VIVRE ET UNE
APPROCHE POSITIVE
DU MONDE. »*

MIRELLA STANZIONE



née le 11 mars 1927 à La Spezia
Octobre 1944 – avril 1945
à Ravensbrück

Le frère de ma mère était un des partisans de l'unité patriotique GAP (Gruppi di azione patriottica). Suite à la divulgation d'une rencontre secrète, la Gestapo est entrée chez elle et les a tous arrêtés. Ma mère et ma grand-mère ont été transférées au siège de la gestapo, où elles ont été interrogées sans rien dévoiler, puis elles ont été amenées à la prison de Villa Andreini, puis à Ravensbrück.

Après la fermeture des usines Siemens, ma mère est revenue dans le camp principal et a été contrainte les derniers jours d'avril 1945 de partir pour la marche de la mort. Après quelques jours, elle a subi un bombardement et avec sa mère et les autres détenues elles ont dû se coucher à terre. Elles ont pu se sauver et s'échapper de cette marche parce qu'elles ne se sont pas tout de suite relevées. Ensuite elles ont rencontré des soldats russes qui les ont informées de la fin de la guerre et leur ont conseillé d'aller à la recherche d'unités américaines. Puis elles ont dû attendre un certain temps dans un camp de réfugiés qu'avaient créé les Américains avant qu'un train ne les transporte en Italie. Elles sont arrivées à Bolzano et, de là, par un autre train jusqu'à Gênes, où vivait la tante de ma mère et, finalement, le 25 octobre 1945 à La Spezia.

Ma mère vit encore, alors que ma grand-mère est morte à 99 ans.

Pour ma mère, qui vivait jusqu'alors une vie heureuse d'étudiante, l'emprisonnement à Ravensbrück a représenté un arrachement violent à sa vie. C'était comme si elle était soudain entrée dans un monde inconnu, dans lequel seules sa mère, de laquelle elle n'a par bonheur jamais été séparée, et Bianca et Bice Paganini, des filles de la même ville, avec lesquelles elle a passé la plupart de son temps en détention, la soutenaient. Mais, surtout, être détenue à Ravensbrück l'a remplie du sentiment d'avoir été une victime innocente et elle n'a jamais pu se débarrasser de cette amertume dans son cœur.

*Ambra Laurenzi
Italie
Fille de Madame Mirella Stanzione*

*« MA MÈRE DISAIT SOUVENT
QU'ELLE N'AURAIT PAS
SURVÉCU À CET ENFER
À L'ÂGE DE DIX-SEPT ANS
SANS SA MÈRE. ELLE
L'ACCOMPAGNÉE PENDANT
TOUTE LA DURÉE DE SA
DÉTENTION. »*

NEUS CATALÀ PALLEJÀ



née le 6 octobre 1915
à Els Guiaments (près de Tarragone),
décédée le 13 avril 2019
3 février 1944 – 5 mai 1945
Ravensbrück et annexe du camp de
concentration de Holýšov

Ma mère a été déportée à Ravensbrück pour son activité dans un mouvement français de résistance. Neus travaillait dans ce mouvement principalement en tant qu'intermédiaire, entre autres lors de la transmission de messages, de documents et d'armes entre les départements de la Dordogne et de la Corrèze. Neus faisait partie d'un groupe du mouvement de résistance « Roland » dans la région « Périgord ». Sa maison servait de point de rencontre entre les partisans et les déserteurs du Service du travail obligatoire.

Après avoir été libérée de Holýšov, Neus est d'abord revenue en France avec des camions américains via Nuremberg puis en train en traversant le Rhin. Ceux qui venaient du sud de la France retournaient dans leurs foyers en train. Neus est arrivée à la gare de Périgueux, où l'attendaient des collègues du mouvement de résistance et d'autres institutions.

Ma mère a été durant toute sa vie une femme honnête, forte, fidèle à ses idéaux et valeurs. Elle disait toujours qu'elle n'aurait jamais échangé sa vie. Malgré les souffrances, sa vie a été pleine de rencontres et d'expériences qu'elle n'a jamais regrettées. Neus a été une combattante de la paix, de la liberté, de la justice sociale

et de l'égalité des femmes. Sa joie et son attitude face aux problèmes nous ont donné une idée de la résistance contre l'arbitraire. Jusqu'à la fin de sa vie, elle a été un témoin infatigable de l'horreur nazie.

Ma mère disait que Dante Alighieri, en écrivant « L'Enfer », ne connaissait pas Ravensbrück. Il n'arrivait pas à imaginer l'impensable. Ravensbrück a été un lieu d'horreur inimaginable, mais pas seulement. Il a été aussi un lieu de solidarité, où on pouvait acquérir diverses expériences. Neus disait souvent : « Quelqu'un qui ne pense pas comme toi peut être meilleur que toi. » Pour elle c'était une « démonstration de la beauté de la haute idée de la grande fraternité, de l'héroïsme jusqu'à la mort ». Elles ont résisté à tout « pour un bel idéal qui donne un sens à l'être humain et grâce auquel vous vous sentez infiniment meilleurs que les bourreaux. »

*Margarita Catalá
Espagne
Fille de Madame Neus Català Pallejà*

*« QUAND JE REGARDE LES
ANNÉES QUE J'AI DEVANT
MOI ET ME RETOURNE SUR
CELLES QUE J'AI VÉCUES,
JE SENS QUE J'AIME
TOUJOURS LA VIE ET QUE
LA SEULE MORT QUI ME
PÈSE EST LA MORT DES
SOUVENIRS. »*

JANINA CISZEWSKA,
née Buszkowska



née le 25 mai 1922 à Ludwików,
décédée le 1er mai 2014
août 1944 – mai 1945
à Ravensbrück

Fin août 1944, pendant le soulèvement de Varsovie et après la destruction du quartier de la Vieille Ville, elle a été déportée avec sa mère dans le camp de concentration de Ravensbrück via le camp de « transit » de Pruszków (le numéro de détenue de Janina était le 63 392, celui de sa mère Władysława le 63 393). La raison de sa déportation était la haine de l'occupant allemand envers le peuple polonais. Janina Buszkowska était une Polonaise vivant à Varsovie et faisait partie de la population civile.

En mai 1945, elle est partie à pied vers la Pologne avec un groupe de plusieurs Polonaises échappées de Ravensbrück ; le voyage a duré un mois environ. Ma mère et ma grandmère sont revenues dans les ruines de Varsovie, rasée, dans une maison qui n'existait plus. Elles sont revenues à pied pour retrouver un peu de bonheur, malgré les larmes et les souffrances vécues dans le camp, où elles n'étaient que des « numéros ». La torture de l'incertitude et de la peur, les larmes et les prières les ont accompagnées pendant ce voyage.

Ma mère était une femme courageuse, têtue, mais ouverte, elle avait la volonté inébranlable de vivre. L'espoir d'un destin meilleur et le soutien de ma grand-mère Władysława l'ont aidée à survivre

l'enfer de la guerre et à commencer à construire une nouvelle vie dans une Varsovie entièrement détruite.

*Hanna Nowakowska
Pologne
Fille de Madame Janina Ciszevska*

« APRÈS LE RETOUR
À VARSOVIE, ELLE A DIT :
JE REVIS, JE ME LÈVE
D'ENTRE LES MORTS,
JE SORS DE LA MISÈRE,
JE TROUVE DES PRÉNOMS,
DES NOMS, DES ADRESSES,
JE DORS NORMALEMENT,
JE MANGE DU PAIN, JE BOIS
DE L'EAU À PLEINES
GORGÉES ET LA NUIT
J'AI DES RÊVES DURS SUR
LE CAMP DE RAVENSBRÜCK,
QUI M'A PRIS MA
JEUNESSE. »

ODETTE MÉTAIS MARCHELIDON



née le 25 février 1922 à La Haye-Des-
cartes (près de Tours) 22 avril 1944
– 5 mai 1945 à Ravensbrück, annexe
du camp de concentration de Holýšov

En 1938, Odette a été embauchée par un couple parisien, il s'agissait d'amis de sa mère, Jeanne et André Goupil, qui avaient 4 enfants mineurs. Ceux-ci ont adopté en 1940 un orphelin de guerre. Odette s'occupait de la maison et du petit garçon. Elle est devenue ensuite une partie intégrante de la famille. La ligne de démarcation traversait La Haye Descartes. Toute la famille a rejoint la résistance – ce qui veut dire accueil des évadés, des personnes refusant le travail obligatoire, des familles juives, des aviateurs et transmission d'informations. Lucien Marchelidon a rejoint le groupe. Il était chargé avec Louis de chercher un bon terrain pour l'envoi d'armes parachutées. En 1944 la situation était difficile, car le réseau avait été infiltré. Dans la nuit du 15 février, ils ont tous été arrêtés par la Gestapo et déportés. Les femmes ont d'abord été transportées à Romainville et le 18 avril à Ravensbrück, où elles sont arrivées le 22. Odette a reçu le numéro 35253, le 4 mai elle a été transférée à Holýšov dans une usine d'armement en Tchécoslovaquie.

Voilà comment Odette raconte sa libération :

*Samedi 5 mai 1945 – 11 h.
Libération. Des Polonais ont entouré
le camp et emprisonné tous nos
surveillants et surveillantes.*

*17 mai – Nous partons enfin
en camion, il est 7 heures, c'est
un superbe cortège, nous avons
18 camions américains, nous roulons
300 km jusqu'à Würzburg, où nous
rencontrons des déportés, ce qu'ils
nous racontent est terrible, je n'en
peux plus, je veux être à la maison
pour savoir ce qu'il s'y passe.
20 mai – Train Offenbach, Francfort...
21 mai – Plus que 30 km et nous
serons en France, notre cœur bat fort.
Jeudi 24 – 12 h Paris !*

Toute la famille s'est retrouvée entre mai et juillet 1945, Odette et Lucien se sont mariés le 6 novembre 1945 !

Ravensbrück représentait l'enfer pour ma mère, mais aussi un lieu où elle avait rencontré des femmes exceptionnelles. Mes parents, qui ont tous les deux traversé la même épreuve, savaient se taire eu égard à l'autre, mais savaient aussi parler pour transmettre ce qu'ils avaient vécu et quel était le prix de la liberté.

*Françoise Marchelidon
France
Fille d'Odette Métais Marchelidon*

*« CHAQUE JOUR EXISTE
UN ESPOIR, CHAQUE
JOUR EXISTE UN RISQUE.
POURVU QUE LE SOUVENIR
DE CES HORREURS
PUISSE S'INSCRIRE DANS
LA CONSCIENCE DE TOUS
ET SOUTENIR LEUR
VOLONTÉ DE CRÉER UNE
EUROPE FRATERNELLE
DANS UN MONDE PLEIN
DE PAIX. »*

PORVINA PELAGEJA NIKITITSCHNA



née le 4 octobre 1906 à Hussarka
(près de Marioupol), décédée le
12 avril 1991
automne 1943 - mai 1945
à Ravensbrück

Souvenir d'une enfant détenue
à Ravensbrück :

Je suis née en Allemagne dans
le camp de concentration
de Ravensbrück. Ma mère, Porvina
Pelageïa Nikititschna, qui a vécu
avant et après la guerre dans le
village de Gusarka dans le district
de Kouïbychev dans l'oblast
de Zaporojie, travaillait avant la
guerre dans un kolkhoze en tant
que responsable du bétail. Elle était
membre du parti communiste.
Durant l'offensive allemande, elle
a évacué du bétail vers l'est. Mais
elle-même n'a pas pu fuir. Elle a été
dénoncée par un policier. Au début
de l'été 1943, elle a été arrêtée
et envoyée en prison à Beriansk.
Elle y fut interrogée et torturée
et à l'automne 1943 ils l'ont envoyée
en Allemagne. Sa première étape
a été le camp de concentration
de Buchenwald, d'où ils l'ont ensuite
envoyée dans celui de Ravensbrück.

Ma maman n'est plus vivante, elle
est morte en 1991, c'est pourquoi
je n'arrive plus à écrire des faits
précis sur la vie dans le camp
de concentration. Mais d'après ses
récits, ce sont les communistes
belges et hollandaises qui l'ont aidée
elle et moi à survivre dans cet enfer.
Je ne me rappelle pas de mon séjour
en camp de concentration, car j'étais
trop petite. Je me rappelle seulement
que quand nous sommes rentrées

dans notre pays, on m'a demandé :
« Et tu as mangé quoi en Allemagne
? » et j'ai répondu : « Betteraves
et épinards. »

En l'an 2000, j'ai visité en tant que
membre d'une délégation ukrainienne
le Mémorial de Ravensbrück
à l'occasion du 55ème anniversaire
de la libération du camp.

Jevgenije Ivanovna Bojko
Ukraine
Fille de Madame
Porvina Pelageïa Nikititschna

« JE NE SOUHAITE
À PERSONNE DE VIVRE
UN JOUR CE QU'A VÉCU
MA MÈRE PORVINA PELAGEÏA
NIKITITSCHNA AVEC DES
CENTAINES DE MILLIERS
D'AUTRES DÉTENUS DES
CAMPS DE CONCENTRATION
FASCISTES. »

ROZA KUGELMAN,
née Klionsky



née le 25 mars 1904 à Smarhon
(près de Vilnius)
décédée en juillet 1944
13 décembre 1943 - juillet 1944
à Ravensbrück

Il nous ont semble-il emprisonnés en tant que non-aryens (je ne connais pas précisément la raison). Nous avons d'abord été enfermés dans une geôle de la Gestapo, puis dans le camp de concentration de Mechelen en Belgique. Puis nous avons été séparés. Tous les hommes et adolescents ont été envoyés à Buchenwald, les femmes avec les enfants à Ravensbrück. Je n'ai vu ma mère au camp qu'une seule fois, grâce à une Belge, madame Claire van den Boom. Ma mère n'est pas revenue de Ravensbrück, elle a été incinérée dans les fours du crématoire du camp de concentration. Ils lui ont tout pris, elle n'a même pas de tombe. Par contre, mon père a survécu, je l'ai retrouvé au Brésil, à Sao Paulo. Je n'ai appris de lui que le peu de ce que je ne me souvenais pas moi-même de ma tendre enfance, 20 ans s'étaient en effet écoulés.

Je ne puis dire ce qu'aurait signifié Ravensbrück pour ma mère. Mais Ravensbrück a touché ma vie comme la plus terrible des armes, m'ayant pris ce qui m'était le plus cher et ce que j'aimais le plus. Je suis en effet devenue orpheline à pas tout à fait cinq ans. Si je me souviens bien, j'ai toujours vécu dans l'espoir de retrouver mon père. Et sans les femmes de Ravensbrück, je ne l'aurais jamais retrouvé. Et je n'aurais aussi jamais

compris ce qu'est l'amour dévoué des gens ayant survécu à l'enfer. Et Ravensbrück justement a été pour nous ce qui a lié, rapproché et rendu amies celles qui ont survécu. Cet amour est la valeur suprême dans le monde, et il existe jusqu'à la fin, jusqu'à la dernière heure de vie.

Stella Nikiforova (Kugelman)
Russie
Fille de Madame Roza Kugelman

« JE ME SOUVIENS QU'UN JOUR NOUS ÉTIONS ALLÉES AVEC MAMAN CHERCHER LES CLÉS AU TRAVAIL DE PAPA. LA PORTE S'ÉTAIT REFERMÉE DERRIÈRE NOUS. NOUS TRAVERSIONS UN SUPERBE PAYSAGE (GAZON VERT, ARBUSTES EN FLEUR, CIEL BLEU CLAIR). TOUT D'UN COUP J'AI DEMANDÉ À MAMAN : MAMAN, COMMENT SUIS-JE ARRIVÉE ICI ? ELLE M'A RÉPONDU : JE T'AI TROUVÉE SOUS UN BUISSON DE ROSES. UNE TELLE BEAUTÉ NOUS ENTOURAIT QUE JE L'AI CRUE (C'ÉTAIT EN BELGIQUE, À ANVERS). »

ROSA THÄLMANN

née Koch



née le 27 mars 1890 à Bargfeld
(près de Hambourg),
décédée le 21 septembre 1962
27 septembre 1944 – avril 1945
à Ravensbrück

Rosa et sa fille Irma ont été toutes les deux arrêtées car le régime nazi craignait le leader ouvrier Ernst Thälmann. Toute sa famille devait être éliminée de cette façon. Il était indiqué sur les documents de transport « retour indésirable » suite à une décision de Himmler lui-même.

Toutes deux ont été déportées dans le camp de concentration de Ravensbrück. Tout comme avant son arrestation, Rosa a aussi senti à Ravensbrück une « grande famille » et la belle solidarité qui lui a finalement sauvé la vie. Elle a dit une fois : « Jamais je ne l'oublierai ».

Ses camarades ont également contribué au fait qu'Irma a été sauvée. Il était trop dangereux pour elles que Rosa et Irma restent ensemble dans le camp central de Ravensbrück. C'est pourquoi Irma a été placée sur une liste de transport dans l'annexe du camp de concentration de Neubrandenburg et elle y a été transférée le lendemain. A l'aide de la solidarité des femmes du camp de concentration de Ravensbrück, Irma a retrouvé son nom longtemps après. Une femme avec un bandeau rouge à la main appelait à voix haute et peu aimable : « Où est Irma Vester ? » - « C'était désormais à nouveau mon nom ! »

Rosa et Irma se sont retrouvées la nuit avant le transfert avant que des mois éprouvants ne commencent pour Irma dans l'annexe du camp de concentration de Neubrandenburg.

Irma a vécu la libération de Neubrandenburg par l'Armée rouge le 29 avril 1945. Rosa a réussi à s'enfuir pendant la marche de la mort. Rosa et Irma ont d'abord été soignées dans un hôpital et se sont rétablies plus tard dans un sanatorium en Union soviétique.

Je peux le dire et le re-dire et suis très reconnaissante d'être en vie aujourd'hui grâce à la solidarité internationale des femmes de Ravensbrück et pouvoir ainsi manifester ma reconnaissance par mon activité au sein du Lagergemeinschaft Ravensbrück/Freundeskreis.

Vera Dehle-Thälmann
Allemagne
Petite-fille de Madame Rosa
Thälmann, fille de Madame Irma
Gabel-Thälmann

*« LE PLUS BEAU MOMENT
DE NOTRE VIE EST ARRIVÉ,
LA LIBÉRATION PAR L'ARMÉE
SOVIÉTIQUE. »*

MIROSLAVA BERDYCHOVÁ

née Teplá



née le 27 octobre 1914 à Prague,
décédée le 26 juillet 1995
14 janvier 1942 – avril 1945
à Ravensbrück

Ma mère était membre d'avant-la-guerre du Parti communiste de Tchécoslovaquie. Avant la guerre, elle travaillait dans le cinéma et faisait très activement du sport en tant que membre de la section d'athlétisme du Sport universitaire de Prague. Elle skiait, faisait des compétitions de marche et jouait au hockey sur gazon. A partir du début de la guerre, elle a rejoint la résistance avec mon père. A partir de la deuxième moitié de l'année 1941, elle a été emprisonnée à Prague à Pankrác, tandis que mon père a été plus tard enfermé dans la Petite Forteresse de Terezin et le camp de concentration de Mauthausen. Puis ma mère a été transportée à Ravensbrück, où elle a vécu la fin de la guerre. Elle avait le numéro 9030.

Fin avril 1945, les femmes du camp en ont été expulsées pour une marche de la mort. Ma mère a réussi avec quatre camarades à fuir près de la petite ville de Goldberg. La première chose que les femmes ont faite est de se confectionner des habits civils dans une maison abandonnée. Après une bataille d'une journée pour la prise de Goldberg, elles ont pu passer du côté de l'armée soviétique. Puis, jusqu'à la mi-août 1945, elles sont restées pour aider dans une laiterie près de Goldberg. Par la suite elles ont rencontré un Tchèque, qui allait chercher des aviateurs britanniques et était tombé en panne d'essence à Goldberg. Les femmes lui en ont trouvé auprès de la garnison russe et l'homme les a emmenées en voiture à Prague. Chacune avait reçu de la part de la laiterie

un kilogramme de beurre pour le voyage. Après la guerre, ma mère a travaillé dans un hebdomadaire de cinéma et moi j'ai grandi à la campagne près de sa mère envers qui je suis reconnaissante pour ma bonne santé. J'ai été parmi les premiers enfants que des prisonnières ont eus après la guerre. J'étais très malade et ma grand-mère me soignait ainsi que mes parents avec une alimentation saine qui n'existait pas en ville. En 1995 j'ai participé au camp international à Ravensbrück, et c'est en tant que première descendante d'une des prisonnières que j'y ai eu pour la première fois en main le livre « Ravensbrück », auquel ma maman avait pris part en tant qu'auteur. Ma mère était une personne droite, sincère. Elle avait hérité de sa mère une sensibilité sociale très développée et un grand sens de l'humour.

Quand j'interrogeais ma mère sur le camp de concentration, elle répondait : « Mon plus beau printemps a été quand je me suis échappée de la marche de la mort. » Mes parents ne parlaient jamais avec moi des horreurs du camp. Ma mère n'a commencé à parler de ses expériences dans le camp de concentration qu'à un âge avancé avec mes fils. Elle disait que ce qui lui avait aidé à vivre avait été la solidarité avec les autres, l'aide mutuelle et le maintien d'un certain niveau de civilisation, mais surtout le fait d'avoir été une sportive accomplie avant la guerre.

*Kateřina Kočková
République tchèque
Fille de Miroslava Berdychová*

*« SI JE N'AVAIS PAS FAIT
DE SPORT DE MANIÈRE
ACTIVE AVANT LA GUERRE,
JE N'AURAIS PAS
SURVÉCU. »*

PAVLA CEDILNIK



née le 4 juillet 1925 à Gamelnje
(près de Ljubljana),
décédée le 21 décembre 2005
1942 – 1945
à Ravensbrück

Lorsque l'armée allemande est entrée en Yougoslavie au printemps 1941, ma mère a rejoint son mouvement de libération nationale. Pendant l'été, elle est devenue membre de la garnison de Rašica, première unité militaire armée organisée, qui, en septembre 1941, blessa un policier local, collaborateur des forces d'occupation. L'armée allemande a ensuite attaqué la garnison de Rašica. Ma mère a été arrêtée avec le reste de la garnison capturée. Elle a réussi à s'enfuir de sa cellule, mais a été reprise quelques jours plus tard et jetée en prison à Begunje, où elle a été accusée et condamnée à mort à cause d'une révolte. Du fait de son jeune âge, cette condamnation a été annulée. Au début de l'année 1942, elle a été transportée jusqu'au camp de concentration de Ravensbrück.

Comme la majorité des détenus, ma mère est revenue chez elle à pied et en train après la libération. Le chemin du retour a pris des mois. Quand elle est rentrée, elle était épuisée physiquement et mentalement.

En tant qu'enfant, ma mère me semblait être une femme incroyablement triste qui ne riait que rarement. Je ne peux pas me rappeler avoir joué, avoir passé des matinées ensemble ou avoir parlé avec elle. Elle effectuait avec soins ses obligations quotidiennes, elle préparait des repas excellents, essayait de tout préparer parfaitement pour moi. Elle était épuisée émotionnellement après toute la souffrance qu'elle avait dû surmonter.

Il n'y avait pas de temps pour s'amuser ou être heureuse. Je la suivais avec enthousiasme quand elle était assise sur le lit et s'habillait. Je ne comprenais pas sa colère et la tristesse qu'elle avait en lien avec les informations sur les guerres qui avaient lieu dans le monde entier. Comme je grandissais, sa douleur a commencé à s'atténuer. Elle a commencé lentement à profiter de la vie, néanmoins elle n'a jamais voulu se rappeler des années passées à Ravensbrück.

Elle ne nous a jamais raconté les longues années qu'elle avait passées au camp dans sa jeunesse. De temps en temps seulement elle nous donnait quelques bribes – sur la puanteur venant du crématoire, quand c'était un hiver sans vent ; sur les problèmes pour manger avec une cuillère en bois malgré une faim énorme ; sur les ampoules provoquées par les sabots ; sur la gardienne qui l'avait frappée à l'oreille jusqu'à ce qu'elle en devienne sourde ; sur les vents froids glaciaux sifflant au-dessus des plaines. Elle rencontrait parfois ses anciennes codétenues. Elle a participé une fois à une rencontre de personnes ayant été internées dans des camps de concentration. Cela a entraîné le retour de nombreuses nuits sans sommeil et de trop de chagrin, elle n'a donc plus participé à aucune rencontre.

*Vanda Straka Vrhovnik
Slovénie
Fille de Madame Pavla Cedilnik*

*« LES SOUFFRANCES
INCROYABLES QUE MA
MÈRE A VÉCUES DANS SA
JEUNESSE ONT MARQUÉ
TOUTE SA VIE. ET AUSSI
TOUTE LA MIENNE. »*

SOFJA IWANOWNA SCHKATULA



née en 1926
en Crimée 1943–1945
à Ravensbrück

En 1942, Sofja Iwanowna a été déportée de Crimée vers l'Allemagne pour des travaux forcés. La jeune fille est arrivée dans un camp de travail près de Francfort. Puis, après que l'usine a été bombardée par les Anglo-Américains, elle a été déplacée dans un autre camp de travail. De là, Sofja Iwanowna a été intégrée dans le circuit économique. Mais, après trois mois, ils l'ont renvoyée dans le camp près de Francfort. Les conditions de vie s'étaient considérablement dégradées. Voilà pourquoi une fois elle a refusé de dîner avec d'autres en signe de protestation. Les travailleurs ont été punis et elle est arrivée à la prison de Francfort. Un jugement a eu lieu et suite à son verdict, elle s'est retrouvée à Ravensbrück.

C'est en 1945 qu'elle a été libérée. Sofja Iwanowna a travaillé huit mois dans une unité de l'armée soviétique en charge de l'approvisionnement en matériel. En décembre de cette même année, elle est revenue chez elle en Crimée, où elle vit encore aujourd'hui.

Sa fille Liudmila dit de Sofja Schkatula : « Ma mère n'aime pas parler de ce qu'a signifié Ravensbrück dans sa vie. Je ne l'ai appris de sa bouche pour la première fois que par hasard, entre 10 et 12 ans. Elle rêvait chaque nuit des "chiens" du camp. Depuis cette époque, je m'en suis occupée comme je l'ai pu. »

Les détenues n'ont jamais totalement vaincu Ravensbrück et ses horreurs. Par la force de leur volonté, elles ont retenu leur colère et leur rancœur qu'elles ne manifestaient pas et étouffaient en elles. Leurs forces s'étiolaient chaque jour et elles étaient de moins en moins nombreuses.

On disait de ma mère qu'elle avait eu au moins deux anges gardiens. Je pense que le troisième a été sa mère qui, par sa sagesse, sa bonté et sa patience a protégé tous ses enfants contre les souffrances pendant la guerre et contre la faim et le froid dans la période non moins difficile de l'après-guerre. C'est justement sous ses « ailes » que ma mère voulait être quand elle était au camp.

*Natalia Timofeewa
Russie
Amie de Madame Schkatula*

*« DÈS APRÈS LA LIBÉRATION,
J'AI DÉCIDÉ D'OUBLIER
LE CAMP DE CONCENTRATION
ET DE TOUT DÉFINITIVEMENT
RÉPUDIER DE MA MÉMOIRE.
JE NE PENSais PAS
QU'APRÈS SOIXANTE
ANS QUELQU'UN M'EN
PARLERAIT. »*

JAROSLAVA
SKLENIČKOVÁ
née Suchánková



née le 27 mars 1926 à Lidice
14 juin 1942 – 28 avril 1945
à Ravensbrück

Jaroslava Skleničková a été emprisonnée à l'âge de seize ans dans le camp de concentration de Ravensbrück avec les femmes de Lidice. C'était l'enfant le plus âgé de Lidice. Elle a survécu également grâce au soutien et à son enfermement commun avec sa mère et sa sœur Miloslava, qui ont également eu la chance de vivre la fin de la guerre. Les femmes de Lidice ont été transportées à Ravensbrück après que Lidice a été investi par les nazis. La commune a été incendiée le 10.6.1942, les hommes et les garçons de plus de quinze ans ont été fusillés et 102 enfants ont été gazés dans le camp d'extermination de Chelmo sur le Ner. Seuls 17 enfants ont survécu à la guerre.

Jaroslava a effectué à la fin d'avril 1945 une marche de la mort de quatre jours d'une longueur de 127 kilomètres et a été libérée à Crivitz. Le retour dans sa patrie fut très triste, car sa maison natale avait été détruite et son père tant aimé, fusillé.

Elle a publié en 2006 un ouvrage sur sa vie, qui est devenu un best-seller et a été traduit en plusieurs langues. Malgré de graves problèmes de santé résultant de son emprisonnement quand elle était jeune, elle profite toujours de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants et n'est pas indifférente aux problèmes actuels de la société. Elle s'engage publiquement contre la xénophobie et l'arbitraire.

Le récit des sœurs Suchánkova m'a motivée non seulement pour étudier

l'histoire en m'orientant notamment sur l'histoire de la guerre, mais aussi pour reconstituer la marche de la mort des femmes de Lidice, que j'ai moi-même effectuée en 2017. Il est remarquable de voir la force intérieure que les femmes ont trouvée à la fin de la guerre pour survivre. Jaroslava Skleničková ne se rappelle pas de Ravensbrück que comme un lieu de souffrances et de tragédie, mais souligne au contraire l'amitié solide et l'énorme solidarité de certaines codétenues ayant sauvé sa vie et celle de bien d'autres. Elle est aujourd'hui la dernière femme ayant vécu le drame de Lidice encore en vie.

*Gabriela Havlůjová
République tchèque
Amie de Jaroslava Skleničková*

*« SI J'AVAIS ÉTÉ UN GARÇON
ILS M'AURAIENT FUSILLÉ... »*

AAT BREUR-HIBMA



née le 28 décembre 1913 à La Haye,
décédée le 31 décembre 2002
10 septembre 1943 – 30 avril 1945
à Ravensbrück

Aat était professeur de dessin à La Haye. En septembre 1940, elle s'est mariée avec un communiste et l'ancien membre des brigades internationales Krijn Breur. Ils ont eu deux enfants : un fils Wim et une fille Dunya. Krijn et Aat ont participé à la résistance dès le début de la guerre. Krijn organisait des attentats, Aat falsifiait des documents. Ils cachaient aussi des Juifs chez eux, mais ils ont été découverts et ont été arrêtés le 19 novembre 1942. Aat a été emmenée avec sa fille dans la prison de Scheveningen puis dans le Wehrmacht Gefängnis d'Utrecht. En juin 1943, elle a été placée dans un transport. Elle a pu remettre Dunya à ses parents lors de son départ grâce à l'intervention du directeur de la prison qui l'aimait bien.

Le 10 septembre 1943, Aat est arrivée en tant que prisonnière Nacht und Nebel dans le camp de Ravensbrück. Grâce à des gardiennes, elle a reçu un travail dans l'atelier de reliure de livres, où elle dessinait pour les Allemands des cartes de vœux pour la naissance des enfants. C'est ainsi qu'elle obtenait des restes de papier sur lesquels elle dessinait ses codétenues. Ces dessins ont été cachés.

Le 1er mars 1945, Aat a été transférée dans le Strafblock, ce qui signifiait quasiment une sentence de mort. Mais un médecin a sorti Aat du rang, lui a collé le numéro de camp d'une détenue morte et lui a ainsi sauvé la vie. Après la libération du camp, Aat a été rapatriée en juillet 1945 en Hollande, où il est apparu qu'elle souffrait de tuberculose. Elle a donc dû se

soigner pendant longtemps à Davos. Elle souffrait aussi des traumatismes du camp, ce qui a beaucoup influencé l'enfance de son fils et de sa fille.

À l'automne 1945, elle a reçu ses dessins du camp grâce à un codétenu qui les avait sauvés. Aat les a cachés dans une valise et ne voulait plus en entendre parler. Ce n'est qu'en 1980 que la fille d'Aat a réussi à briser le silence de sa mère et que la valise a pu être ouverte. Quand les dessins ont été restaurés et exposés au Rijksmuseum d'Amsterdam, ils ont soulevé un grand émoi. Dunya a utilisé les dessins dans son livre *Verborgen herinnering* (Souvenir caché), qui a été publié en 1983. Pour Aat, c'était d'une certaine façon une libération. Elle pouvait enfin parler du camp de concentration.

Aat était une femme forte et courageuse qui a peint, dessiné et a aussi enseigné la peinture jusqu'à un âge avancé.

*Agnes Dessing
Pays-Bas
Amie d'Aat Breur-Hibma*

« AAT REPRÉSENTAIT
AVEC SES DESSINS TOUTE
L'HORREUR DE LA VIE DANS
LE CAMP. »

VILMA BRAINI

née Wilma Brainic



née le 14 juin 1928 à Gorizia (près de Trieste), décédée le 22 avril 2017
24 février 1945 – fin février/début mars 1945 à Ravensbrück

A cause de l'italianisation de la population slovène de par la volonté du régime fasciste, elle a dû changer de nom. Sa famille était dans le commerce de fruits et de légumes et elle s'était jointe à cette activité depuis qu'elle était petite. Elle a été arrêtée pour sa participation active à un mouvement de résistance à Gorizia, placée dans la prison locale et le 24 février 1945 transportée d'abord à Ravensbrück et, plus tard, à Bergen-Belsen par le dernier train dont est connu le départ de la Zone opérationnelle de la côte adriatique. Après la libération par les unités alliées, elle a été contaminée par le typhus exanthématique. Mais elle a été sauvée et est revenue à Gorizia, où elle a vécu jusqu'à sa mort.

Patrizia Del Col

Italie

Amie de Vilma Braini

« NOUS AVONS ÉTÉ FORCÉES
DE DESCENDRE ET DE NOUS
DIRIGER VERS LE CAMP.
D'UN CÔTÉ DU CHEMIN
IL Y AVAIT UN LAC. NOUS
MARCHIONS, REGARDIONS
ET NE COMPRENIONS PAS
CE QUE C'ÉTAIT. »

CONSTANZA MARTÍNEZ PRIETO



née le 16 janvier 1917 à Madrid,
décédée le 3 janvier 1997
25 juin 1944 – 22 avril 1945
à Ravensbrück et dans l'annexe
du camp de concentration
de Schönefeld près de Leipzig

Constanza était une membre active de la Jeunesse socialiste unifiée (Juventudes Socialistas Unificadas). Elle travaillait dans la rédaction d'un journal qui était destiné aux combattants, au sein de la Commission militaire politique du comité central et au ministère de la Défense jusqu'en 1939, où elle est partie en France. Quand la France est entrée en guerre, les autorités ont insisté pour que Constanza retourne en Espagne. Elle a refusé. En juin 1941, elle a été enrôlée par l'armée allemande, ce qui ne l'a pas empêchée d'être en contact avec le Parti communiste d'Espagne (Partido Comunista de España) interdit, une structure clandestine du PCE. Le 27 juin 1942, elle a été arrêtée suite à une rafle. Elle a été emmenée dans une prison de Paris. Constanza et Juan Escuer, son futur mari, se sont rencontrés pour la première fois au commissariat lors d'un interrogatoire. Juan a donné à Constanza un papier en secret, dont elle pensait qu'il ne s'agissait que d'une lettre pour des femmes en prison. A son retour en cellule, elle a constaté qu'il s'agissait d'une déclaration d'amour. Le lendemain, Constanza lui a dit oui au milieu d'une audience au tribunal.

En juin 1944, Constanza a été amenée via Saarebrück dans le camp de concentration de Ravensbrück, où elle est restée presque un mois.

De la fin juillet 1944 jusqu'à la libération, elle a dû effectuer des travaux forcés pour la production de guerre dans l'annexe de Ravensbrück dans le camp de concentration de Schönefeld près de Leipzig.

Avec l'approche des troupes soviétiques, les SS ont décidé d'évacuer Ravensbrück et ses annexes. Quand les gardes ont disparu, les femmes se sont divisées en petits groupes, chacun ayant continué séparément. Le groupe dans lequel se trouvaient Constanza, trois autres Espagnoles et une Française a été accepté par un autre groupe de prisonniers de guerre (Tchèque, Yougoslave et Italien), qui travaillaient dans une ferme. Il les y ont cachées jusqu'à l'arrivée des troupes soviétiques à Schönefeld le 22 avril 1945. Elles ont été regroupées dans un grand camp, ont été transférées plus tard à Torgau et, de là, l'armée américaine les a renvoyées en France à l'hôtel Lutecia. Elle y a rencontré son mari, qui était revenu quinze jours avant.

Je raconte comme une anecdote qu'elle devait sa vie à ses lunettes. Elle devait en porter depuis son enfance et un jour après être arrivée à Leipzig, elles se sont cassées. Les surveillants lui ont dit qu'ils allaient les réparer, mais ne les ont jamais rendues. Les premiers jours

*« LA JOIE INFINIE D'AVOIR
RETROUVÉ MON ÉPOUX
S'EST ATTÉNUÉE QUAND
NOUS AVONS APPRIS
LA MORT DE NOMBREUX
AMIS QUI ÉTAIENT RESTÉS
DANS LES CAMPS DE
LA MORT ET N'ONT PAS
PU FÊTER LA VICTOIRE QUI
NOUS A COÛTÉ SI CHER. »*

sans lunettes furent terribles. Mais, un jour, Constanza a été heureuse de les avoir perdues, parce que, sur la base d'une ordonnance émise par le chef du camp, toutes les femmes qui en portaient ont dû se rendre dans la chambre à gaz.

Constanza avait de graves problèmes de santé qui étaient la conséquence des souffrances qu'elle avait vécues pendant sa déportation. Mais elle n'a pas arrêté de témoigner sur ce qui se passait dans les camps de concentration. Elle a été vice-présidente de l'association de l'Amicale de Mauthausen.

*Teresa del Hoyo
Espagne
amie de Constanza Martinez Prieto*

EVA TURCU
née Markovits



Née le 26 novembre 1926 à Oradea,
mort le 24 novembre 2002
juin 1944 Auschwitz
août 1944 Ravensbrück sept 1944
Aetenbourg – avril 1945

Ma mère, Eva, est née en 1926 à Oradea (dont le nom en Hongrois est Nagyvarad) - ville située au Nord-Ouest de la Roumanie, en Transylvanie. En 1940, une partie du territoire roumain (la Transylvanie de Nord-Ouest), y compris Oradea, a été cédée à la Hongrie – et elle n’a été récupérée qu’après la guerre. Donc, ma mère et sa famille se trouvaient sur le sol hongrois quand les lois antisémites ont commencé à se succéder. En 1941, on a interdit à mon grand-père de professer ; dans les écoles on a introduit le numerus clausus et, dans les universités, le numerus nullus. En avril 1944 a commencé la ghettoïsation et, à la fin du mois de mai, la déportation vers Auschwitz, par les „trains de la mort”.

Ma mère et sa famille sont arrivées à Auschwitz le 1er juin 1944 - c’est là-bas que sa mère, sa sœur et son père sont morts. Au mois d’août 1944, Eva a été transférée, par hasard, à Ravensbrück, et en septembre elle a été envoyée à Altenbourg (Thuringe), pour travaux forcés dans une fabrique. En avril 1945, le front s’approchait et les prisonniers ont été évacués vers la ville de Waldenburg, où ils ont été libérés par les troupes américaines.

Ainsi, ma mère et sa famille ont été déportées du territoire hongrois, par les autorités hongroises, dans les camps d’Auschwitz, comme tous les Juifs de la Transylvanie de Nord-

Ouest (et de là, par une séquence d’évènements, elle est arrivée pour une période à Ravensbrück).

Pour ce qui est des Juifs du territoire appartenant à la Roumanie pendant la guerre, ils étaient déportés aux camps situés à l’Est de l’Europe, vers la Russie (en Transnistrie). Ainsi, quand on parle de l’Holocauste en Roumanie, on vise ce qui s’est passé avec ces personnes et non pas une situation comme celle de ma famille.

Il est vrai qu’Eva est devenue membre du CIR suite aux demandes répétées de Charlotte Gruia, autre ancienne prisonnière à Ravensbrück, Juive née à Oradea – mais Charlotte avait été arrêtée en France, à cause de son implication dans la Résistance française, son origine n’étant pas pris en compte.

Donc, le cas de ma mère, arrivée à Ravensbrück à 17 ans comme prisonnière Juive (et non à cause d’activités politiques) du territoire hongrois, est plutôt singulier ; il n’est pas représentatif et il n’a pas de lien avec l’Holocauste de Roumanie. C’est pourquoi il n’est pas vraiment question d’avoir des représentants de la Roumanie dans le CIR (y compris sur le site du CIR) et pourquoi il n’y a pas, chez nous, d’association dédiée à la mémoire de Ravensbrück. Pour cette même raison, les rapports que je vous ai envoyés chaque

année ont visé les efforts que font les autorités et organisations non-gouvernementales de Roumanie pour combattre l'antisémitisme et, plus largement, l'intolérance – mais jamais des questions liées à Ravensbrück spécifiquement.

Lucia Spulber
Roumanie
Fille de Eva Turcu